

de regrets dans l'âme ardente de votre fille par d'imorudentes révélations ? Avez-vous songé que cette lettre peut-être va renverser toutes vos espérances, et alors à quoi servira d'avoir troublé le calme d'une âme pure et sans ambition ?

Mme Louise l'arrêta d'un geste plein de dignité.

— Pour la première fois depuis plus de vingt ans, Claude, je ne suivrai pas vos conseils, que j'ai toujours jusqu'ici trouvés justes et bons. Vous n'avez pas pris assez haut le courage de ma fille à accepter sa part du fardeau que nous portons seuls depuis long-temps. Le jour est venu de lui dire toute la vérité ; je veux qu'elle nous apprenne enfin, après avoir entendu sa propre histoire, quelle part aura chacun de nous dans sa reconnaissance ou dans ses reproches, et je suis sûre, Claude, qu'elle sera indulgente pour les fautes, forte contre le malheur si le malheur vient nous frapper encore.

Claude reprit sa place en soupirant et laissa tomber sa tête dans sa main, pour échapper aux souvenirs que Mme Louise allait réveiller.

— Souvent, Augustine, tu m'as demandé quel était le nom et le rang de ton père, et tu as deviné une partie de la vérité ; oui, ma fille, notre nom était renommé autrefois dans cette province, où je mène depuis vingt ans une vie obscure et oubliée. Personne ici n'a reconnu sous ce costume simple et pauvre d'une aubergiste de grand chemin la noble et brillante dame qui, au temps de sa jeunesse, éblouissait tout le pays de son luxe et de son opulence. Personne n'a soupçonné en toi, ma fille, toi, élevée dans l'humilité et la misère, la fille, l'unique héritière du baron de Saint-Maurice, seigneurs autrefois de plus de trente villages, l'homme le plus riche, le plus considéré du canton.

A ce mot de Saint-Maurice, Augustine tressaillit et leva vivement la tête avec un indicible sentiment d'orgueil.

— Quoi ! maman, s'écria-t-elle, ce fier gentilhomme dont notre servante Jeanne me parle si souvent le soir à la veillée, et qui a comblé le pays de tant de bienfaits, qui a laissé tant de souvenirs de bonté, de générosité...

— C'était ton père, mon enfant, c'était mon mari, à cette époque de bonheur dont je te parle, nous ne pensons ni l'un ni l'autre quel sort funeste nous était réservé dans l'avenir.

Mme Louise s'arrêta un moment comme pour remettre un peu d'ordre dans ses idées. Augustine contemplant avec une sorte de recueillement religieux cette femme énergique, tombée de si haut, et qui avait dû tant souffrir ; elle entrevoyait en elle un de ces dévouements immenses, surnaturels, qui ne peuvent être engen-

drés que par des sentiments de générosité poussés jusqu'au fanatisme, et pour la première fois le respect pour sa mère fut plus grand dans son cœur que l'affection. Claude était impassible, muet, le front toujours appuyé sur sa main.

— Tu as entendu parler, ma chère Augustine, continua Mme Louise, de cette époque de malheurs et de désastres publics où tant de sang généreux a coulé dans toute la France. Ton père et moi, nous jouissions en paix au fond de cette province, de notre heureuse opulence, quand le bruit de cette terrible révolution qui allait renverser le trône des rois légitimes parvint jusqu'à nous. Menacés comme tant d'autres par la colère d'un peuple irrité, nous suivîmes le torrent qui entraînait à l'étranger toute la noblesse de France. Il nous fallut quitter nos terres, nos châteaux, nos honneurs, pour aller chercher loin de notre patrie une hospitalité rare et misérable. Le baron, avec son caractère audacieux, eut préféré peut-être une mort glorieuse ou défendant le foyer de ses pères à un exil honteux qui pouvait se prolonger longtemps. Mais ce qu'il n'eut pas fait pour lui, il le fit pour moi qui étais jeune et belle alors, moi qu'il aimait jusqu'à l'adoration. Il ne voulut pas m'exposer aux hasards d'une lutte dont le résultat pouvait être fâcheux, et nous partîmes pour l'Allemagne avec ses deux frères, le chevalier et le prieur de Saint-Maurice, tes deux oncles, Augustine, qui, depuis vingt ans, n'ont pas donné signe d'existence, malgré toutes mes démarches. A peine eûmes-nous quitté le pays, que nos vastes domaines furent saisis et vendus au nom de l'État ; de vils spéculateurs achetèrent à prix modique les biens qui nous appartenaient par droit d'héritage, et le château que nos aïeux avaient possédé pendant huit siècles devint la proie d'un intrigant affilié aux ignobles manœuvres de la bande noire.

A cet endroit du récit de sa mère, Augustine rougit et baissa la tête. Claude qui l'observait ajouta encore à son embarras en lui disant avec douceur :

— Vous comprenez maintenant, mademoiselle, pourquoi je reçois si mal M. Ferdinand Michelin, le fils de l'avare spéculateur qui jouit paisiblement aujourd'hui des biens de votre famille !

Augustine se détourna pour cacher sa confusion. La mère continua :

— Ton père, mon enfant, avait, comme je crois te l'avoir dit, un caractère bouillant, impétueux, plein d'énergie. Sa haine contre l'anarchie qui régnait alors en France, l'exaltation de ses idées et de ses principes, la fièvre d'activité qui le dévorait, le jetèrent dans toutes les entreprises, qui eurent pour but de rétablir la dynastie